

J'ai l'honneur de faire hommage à l'Académie du livre de Benoît Rouzeau intitulé *Morimond. Archéologie d'une abbaye cistercienne, XIIe-XVIIIe siècles*, publié aux éditions universitaires de Lorraine à Nancy en 2019, 292 pages et 335 figures. Effacée du sol au début du XIXe siècle, l'abbaye de Morimond, fondée dans le Bassigny vers 1117, suscite depuis une trentaine d'années des recherches nombreuses, jalonnées par la publication de trois colloques et surtout par celle des chartes du XIIe siècle, dont l'auteur, Hubert Flammarion, s'est vu décerner par l'Académie la médaille Auguste Prost en 2016. Aujourd'hui, c'est en quelque sorte le pendant archéologique de ces chartes qui nous est procuré par Benoît Rouzeau, dont le livre rend compte des fouilles qu'il a conduites de 2003 à 2014 sur un site où ne subsistaient plus que de très modestes vestiges en élévation d'un établissement

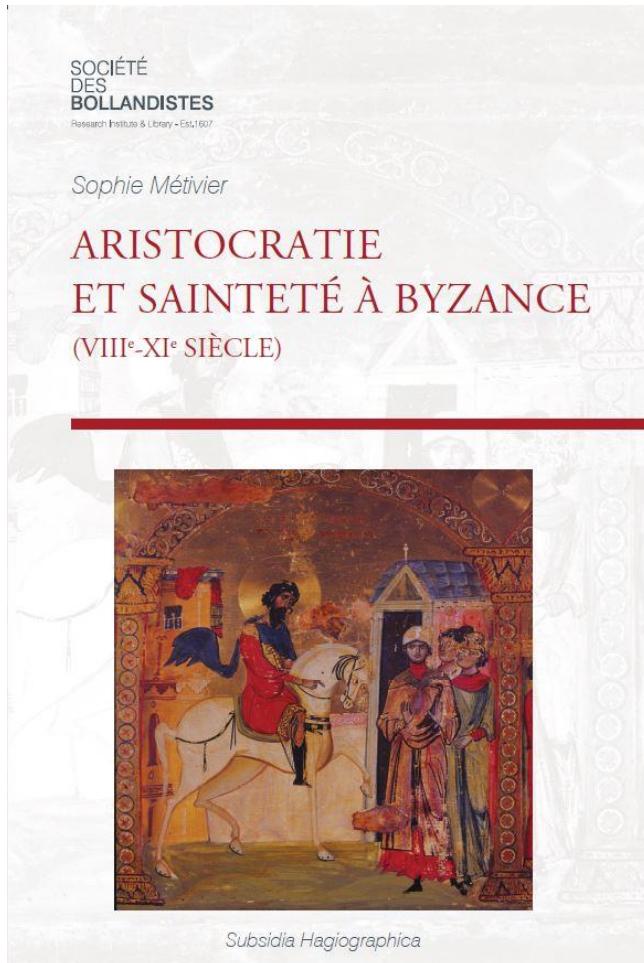
qui fut à l'origine de nombreuses fondations dans l'Empire et en Espagne aux XIIe et XIIIe siècles.

Ce livre se divise classiquement en trois parties. Dans la première, qui traite des conditions de l'implantation et du développement de l'abbaye dans la vallée du Flambart, petit affluent de la Meuse, l'auteur, en bon disciple de Paul Benoît, met l'accent sur les aménagements hydrauliques, la création d'étangs, le drainage de la vallée et la mise hors d'eau de la zone construite. La seconde partie concerne les bâtiments dont la fouille a restitué l'emprise au sol, spécialement l'abbatiale où furent inhumés Otton de Freising, oncle de Barberousse, et Henri de Carinthie, évêque de Troyes, le cloître avec l'aile des moines, et l'hôtellerie. Ces bâtiments subirent d'importantes transformations au cours des siècles avant d'être rasés. Il n'en subsiste guère que les fondations. Enfin la troisième partie porte sur le matériel livré par la fouille, céramique culinaire, verrerie, carreaux de poêle, objets métalliques, monnaies et jetons.

Certes la connaissance du site demeure encore fragmentaire et d'autres campagnes de fouille seraient nécessaires pour en avoir une vue d'ensemble. Contentons-nous pour l'heure des résultats qui ont été obtenus et qui sont tout à fait remarquables en ce qui concerne les aménagements hydrauliques réalisés surtout durant l'abbatia de Gaucher, dans les années 1126-1138 : drainage de l'environnement forestiers, création de collecteurs principaux et d'une dizaine de collecteurs secondaires, soit couverts, soit à l'air libre, et dix-huit petits collecteurs

pour l'évacuation des eaux usées. A ce premier réseau s'en ajoute un second conduisant l'eau potable de neuf sources jaillissant dans l'enclos monastique à la cuisine et au lavabo du cloître. Enfin canalisations propres au fonctionnement des moulins. Hiérarchisation et spécialisation caractérisent cet aménagement hydraulique, entretenu et amélioré au cours des siècles, dont il a été possible d'étudier avec précision les techniques de construction. Des plans et des coupes permettent de suivre aisément les explications données dans le texte.

Avec l'archéologie du bâti, ou de qu'il en reste, c'est encore l'aspect technique qui retient l'attention de l'auteur tant dans l'église abbatiale que dans l'hôtellerie, sujettes à réparations et transformations jusqu'aux importantes reconstructions du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire peu avant leur démolition sous la Révolution et l'Empire, démolition si définitive que leurs anciens occupants renoncèrent à s'y rétablir durant la courte période de la Restauration où cela eut été possible. Bref, ce livre est un utile contrepoint à tous les savants commentaires qui sont publiés sur la vie religieuse et la spiritualité des moines blancs au Moyen Age et à l'époque classique.



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie de la part de son auteur l'ouvrage de Sophie METIVIER, intitulé *Aristocratie et sainteté à Byzance (VIII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle)* Subsidia Hagiographica 97, Bruxelles, Société des Bollandistes, 2019, relié, 312 p.

Normalienne, agrégée d'histoire, docteur avec une thèse sur *La Cappadoce (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*. *Une histoire provinciale de l'Empire romain d'Orient* (Paris, 2005), professeur d'histoire byzantine à Paris-I depuis 2016, Sophie Métivier livre ici le fruit des recherches menées autour de son mémoire d'habilitation de 2015. La prestigieuse série des Bollandistes de Bruxelles (qui a accueilli déjà des monographies de Fr. Dolbeau, J. Dalarun, A. Vauchez et, en 2016, celle d'A. Lampadaridi, médaille Diehl 2019) l'a tout naturellement publié car il est consacré à une nouvelle figure d'élection, le saint aristocrate et laïque, apparue à Byzance au

tournant des VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles, mais qui ne réussira pas à s'imposer et ne survivra pas au-delà de l'an Mil, car « l'idée d'une aristocratie élue de dieu a, alors, écrit l'auteur, fait long feu », à la différence de l'Occident contemporain où « un lien étroit existe ... dans les faits et ... deviendra ensuite un lieu commun hagiographique, entre sainteté, exercice du pouvoir et noblesse de sang » (citant Vauchez *Dictionnaire de spiritualité* 14, 213), tandis qu'à Byzance l'empereur monopolise le rapport avec le sacré.

Le saint aristocrate est en effet entendu ici essentiellement comme le saint en tant qu'aristocrate, ce qui exclut implicitement d'autres figures d'origine aristocratique, saints moines, tel Théophane le Confesseur, ou saints évêques ou patriarches tels Tarasios, Nicéphore ou Phôtios qui furent pour partie de leur vie au service de l'empereur. Le corpus des sources, vies de saints, ménologes, synaxaires – ces derniers examinés pour la première fois avec grand soin, une prouesse, vue la complexité du dossier – est vaste, près d'une centaine de titres dans la bibliographie. Sa richesse même incite à regretter qu'il n'ait pas fait l'objet d'une description plus détaillée qui aurait résumé les faits marquants de la vie de chaque personnage et la date de la rédaction, voire des différentes versions.

Menée avec rigueur, l'étude attentive et originale de ce corpus prend soin de ne pas forcer les données dont elle souligne les limites. Elle va bien toutefois au-delà d'une analyse factuelle

classique car sa lecture des textes et de leurs enjeux débouche sur la mise au jour des transformations de la société de cette époque charnière. Cette lecture est menée en cinq chapitres thématiques : le premier définit la sainteté aristocratique et laïque au prisme de la vie de Philarète (VIII<sup>e</sup> s. rédigée vers 821 par son petit-fils devenu moine), grand propriétaire en Asie Mineure, dont la richesse ne fait pas obstacle à la sainteté parce qu'il en fait bon usage, et de plusieurs vies de soldats martyrs, tels les martyrs des Bulgares (811, 813) et les célèbres 42 martyrs d'Amorion, martyrs car ils ont refusé d'abjurer leur foi chrétienne. Ainsi, on a pu chercher à Byzance dans le contexte de la reconquête de la fin du X<sup>e</sup> siècle à accorder une récompense spirituelle aux soldats morts à la guerre comme le voulait Nicéphore Phocas, mais l'Église byzantine, si elle avait depuis longtemps intégré la participation de chrétiens à la guerre de défense de l'Empire, ne voulait pas faire de tout soldat un martyr et tenait à garder le contrôle de cette élection.

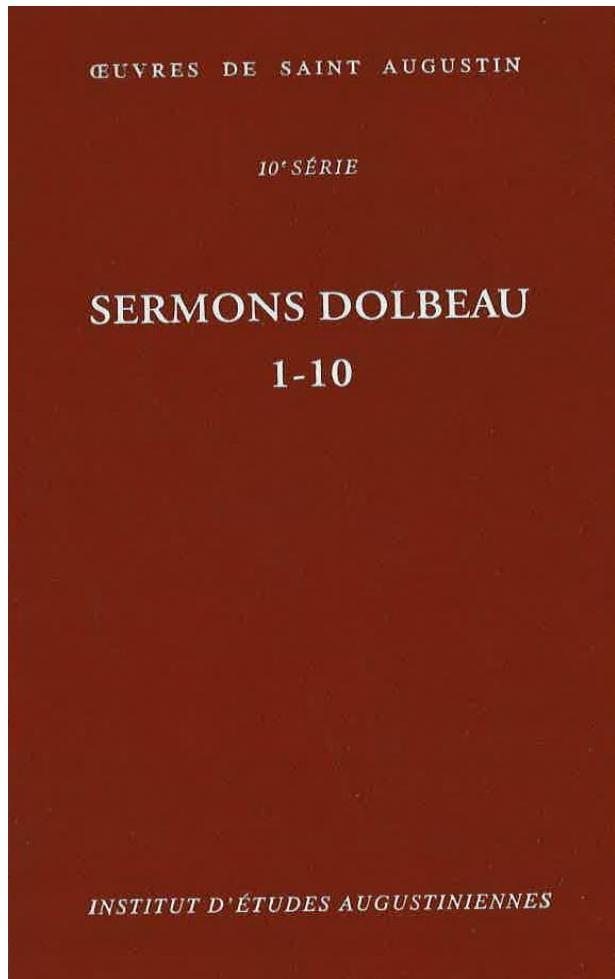
Dans le deuxième chapitre Sophie Métivier attribue les causes de l'élaboration de cette hagiographie particulière au désir de familles dirigeantes prises dans les retournements de l'iconoclasme et de ses suites de se dédouaner d'où le titre du chapitre « une sainteté d'opportunité ». Elle y voit moins le souci d'illustrer leur lignage comme le suggérait E. Patlagean, qu'un besoin de protection, voire de survie sociale. À défaut d'être saints, les aristocrates sont aussi, par la qualité de leur *paideia* et de leur formation de hauts fonctionnaires, souvent les meilleurs hagiographes des personnalités de leur milieu, les mieux à même de légitimer la position éminente de leur groupe social par les vertus de ces saints personnages et le chapitre suivant examine l'hagiographie des IX<sup>e</sup>- X<sup>e</sup> siècles comme une « littérature aristocratique », phénomène propre à Byzance où les laïcs ont une place mieux reconnue que dans la chrétienté latine. Parmi ces auteurs qui composent ou remanient des vies de saints de l'antiquité tardive ou plus récentes dans le processus de *réécriture* caractéristique de l'époque post-iconoclaste, le plus célèbre, Syméon Métaphraste, n'hésite pas à modifier les récits pour donner aux saints des origines plus reluisantes (d'où le dédoublement des saints militaires Théodore entre le simple soldat –*tirôn*–, et l'officier –*stratèlate*–) et finit par être considéré comme saint lui-même. Mais il gomme aussi l'identité familiale des saints et le poids de leur lignage.

Pendant que les dignitaires laïcs entrent ainsi dans le sanctoral et que d'autres participent à l'écriture de vies de saints, les empereurs hagiographes Léon VI et son fils Constantin VII font valoir des dévotions privilégiées à Constantinople et tentent de faire rejaillir la sainteté de certains sur l'ensemble de la dynastie macédonienne (867-1056). Dans le chapitre 4, l'auteur montre que les aristocrates, « entre imitation et compétition », cherchent à s'affranchir d'une dépendance trop étroite du pouvoir impérial auquel ils doivent leur position en s'affirmant comme tout aussi « élus de Dieu » que les empereurs. Logiquement, le dernier chapitre évalue l'acceptation de cette nouvelle sainteté aristocratique et laïque par les autorités ecclésiastiques ; l'analyse inédite et méritoire du difficile corpus des synaxaires de Constantinople et des ménologes du X<sup>e</sup> siècle montre que ces nouveaux saints ont été acceptés mais en les assimilant à des types connus (martyrs, ascète ou évêques) et en effaçant l'idée d'une aristocratie élue de Dieu.

Cette analyse tout en finesse, prudence et nuances se garde de généralisations et de conclusions tranchées mais intègre parfaitement dans une analyse sociale et politique la face religieuse de ce moment privilégié de l'ascendance de l'aristocratie d'Asie Mineure. La sainteté tendit à

devenir alors pour ce groupe l'équivalent le moins éloigné de l'idéal de la chevalerie occidentale. Mais la dialectique de ses rapports avec le pouvoir impérial et celui de l'Église mit fin autour de l'an Mil à cette exception. Un livre qui fera référence dans l'étude de la sainteté à Byzance et intéressera bien au-delà.

François DOLBEAU



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de ses auteurs, le livre suivant : *Œuvres de saint Augustin. Sermons Dolbeau 1-10*, sous la direction de François Dolbeau et Martine Dulaey avec une équipe de chercheurs (Bibliothèque augustinienne, 77A), Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 2020, 541 pages.

La Bibliothèque augustinienne est une collection bilingue, latine-française, qui vise à publier l'ensemble des œuvres de saint Augustin, avec des notes reflétant les recherches en cours, pour un public plus large que celui des spécialistes. Son premier tome est paru en 1936, et elle comporte actuellement plus de soixante volumes. Les deux directrices de cette collection sont Anne-Isabelle Bouton-Touboulic, professeure à l'Université de Lille-III, et Martine Dulaey, directrice d'études honoraire à l'École Pratique des Hautes Études, Sciences religieuses. Comme chacun sait, l'œuvre d'Augustin est gigantesque, et il reste encore beaucoup de chemin à parcourir,

avant l'achèvement du programme de la collection. Le travail avance actuellement sur plusieurs fronts : *Contra Faustum*, *Contra Iulianum*, *Epistulae*, *Enarrationes in psalmos*, etc.

Le volume 77A dont il est question aujourd'hui est le premier de la dixième et dernière série, consacrée aux Sermons au peuple (*Sermones ad populum*). Le principal maître d'œuvre en a été Martine Dulaey, à laquelle notre Académie a décerné en 2018 le Prix Serge Lancel pour deux tomes de la huitième série, celle des *Enarrationes in Psalmos*. Elle a su en effet rassembler autour d'elle un groupe de patristiciens, qui se réunissent régulièrement pour discuter du résultat de leurs travaux. Les sermons d'Augustin sont au nombre d'environ 580. Il serait difficile de donner à leur sujet un calcul plus précis, parce que l'authenticité de certains reste discutée et que les découvertes de textes nouveaux n'ont jamais cessé depuis la mémorable édition des Mauristes, qui, vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, en dénombrait 396. Pour s'orienter dans une telle richesse documentaire, on a pris l'habitude de désigner les sermons postérieurs aux Mauristes par le nom de leur découvreur (Denis, Frangipane, Caillau, Mai, Morin, etc.).

Le volume 77A ne renferme que dix sermons, édités séparément entre 1989 et 1993, et réunis en un volume, mais sans traduction, en 1996. Ce sont les dix premiers sur les trente et un qui portent mon nom. Le numéro 1 consiste en fragments transmis par un florilège d'époque

carolingienne ; les neuf suivants sont tirés d'un seul et même manuscrit, Mainz, Stadtbibliothek I 9, copié vers 1470-1475 par les chartreux de Mayence. Ce témoin tardif regroupe deux collections tardo-antiques de sermons d'Augustin, qui avaient échappé jusqu'à notre époque à tous les chercheurs et dont une était déjà présente, du vivant de l'auteur, dans la bibliothèque d'Hippone. Trois autres tomes sont prévus pourachever l'édition bilingue des *Sermons Dolbeau*.

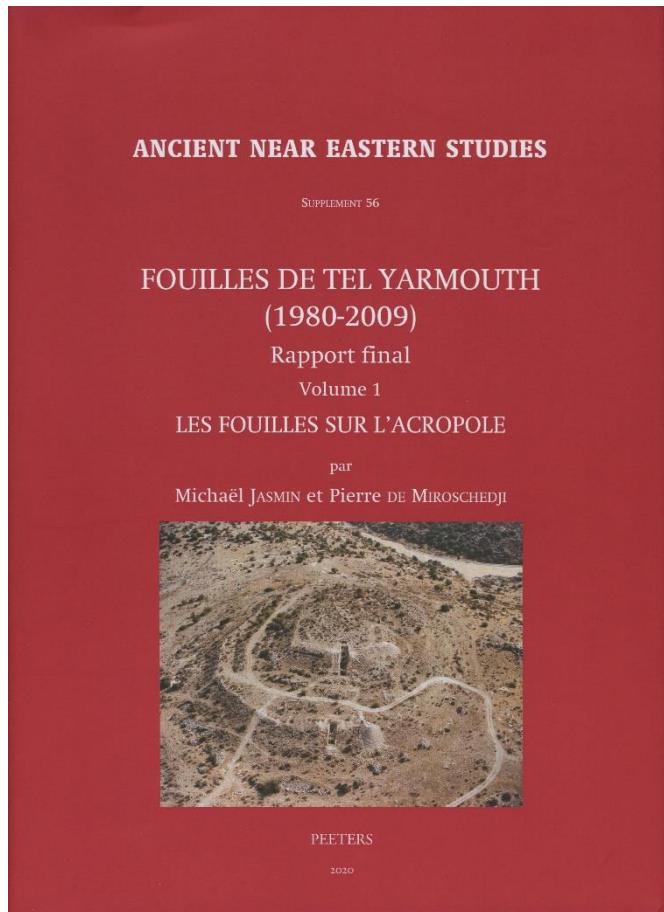
Après une introduction générale sur la prédication d'Augustin et l'ensemble des trente et un sermons, chacune des dix éditions est précédée d'une introduction particulière ; ensuite, sur les pages paires se lisent les textes latins et un apparat critique allégé ; sur les pages impaires, les traductions françaises accompagnées de courtes notes (références bibliques, parallèles significatifs). Le texte le plus fascinant est, sans aucun doute, le sermon Dolbeau 2, sur l'obéissance, qui relate un chahut survenu la veille dans une basilique de Carthage, chahut à cause duquel Augustin avait renoncé à prêcher. Les sermons Dolbeau 3 et 4, pour les fêtes de Jean-Baptiste et de Pierre et Paul, représentent la recension originelle de deux allocutions connues jusque-là sous des formes très tronquées : ils illustrent la façon dont les scribes du haut moyen âge élaguaient et recalibraient les textes qu'ils voulaient utiliser dans la liturgie. Le sermon Dolbeau 7, sur la sépulture des catéchumènes morts sans avoir été baptisés, est d'un type spécial : il s'agit en fait d'une allocution secondaire (ou *post sermonem*), prononcée après l'homélie du jour, afin de régler une question agitant la communauté où Augustin se trouvait de passage. Le sermon Dolbeau 10 ajoute une pièce majeure à la longue dispute entre Augustin et Jérôme sur l'interprétation de l'épître aux Galates.

À la fin du volume (p. 431-514), sont regroupées vingt-neuf notes complémentaires, trop développées pour être imprimées en bas de page. Celles-ci traitent de sujets variés, comme l'organisation interne des basiliques (1), la distinction entre le verbe intérieur et le verbe proféré (8), le bris des statues païennes (13), le Psaume 81 chez Augustin et dans la tradition patristique (18), les deux confessions selon Augustin (21), etc. Depuis l'origine de la collection, ces notes complémentaires, qui sont l'une des spécificités de la Bibliothèque augustinienne, fournissent de courtes synthèses sur une multitude de sujets.

Je suis responsable de l'introduction générale, ainsi que des textes latins avec leur apparat, qui tiennent compte des observations et corrections adressées à mes éditions antérieures ; les auteurs – onze au total – des introductions particulières et des traductions françaises sont mentionnés p. 6 et en tête de leur propre contribution. Parmi les notes complémentaires, huit sont dues à Martine Dulaey; Jeremy Delmelle et Éric Rebillard en ont rédigé chacun cinq; Laetitia Ciccolini et Isabelle Bochet, chacune trois. Le livre s'achève par deux index (biblique et des auteurs anciens).

Le contenu du volume, dans son intégralité, a été discuté lors de nos réunions d'équipe, de sorte que les douze auteurs sont collectivement responsables des fautes qu'on pourrait y trouver. Cependant, la plus grosse erreur repérée jusqu'à présent m'est entièrement due : à propos du sermon Dolbeau 10, j'ai oublié de signaler l'édition que j'en avais donnée en 2016 dans le *Corpus Christianorum. Series Latina*, t. XLI Bb, p. 193-209, une édition préparée, il est vrai, bien des années auparavant ; il faut par exemple corriger ainsi la p. 422 n. a: « Laboriosa, *M*, que défendent Tränkle et Nazzaro » (au lieu de « que défend Nazzaro »).

André Lemaire



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de ses deux auteurs Michaël Jasmin et Pierre de Miroschedji, l'ouvrage intitulé *Fouilles de Tel Yarmouth (1980-2009). Rapport final. Volume 1. Les fouilles sur l'acropole* (Ancient Near Eastern Studies Supplement 56 ; Leuven, Peeters, 2020), 582 p. in 4°.

Tel Yarmouth, situé à 25 km au sud-sud-ouest de Jérusalem et 2 km au nord de la vallée du Térébinthe/Élah, au cœur d'une zone de collines que la tradition biblique appelle la « Shephélah », est bien connu de notre Académie puisque Pierre de Miroschedji lui a déjà présenté ses fouilles de la ville/capitale régionale du Bronze ancien en 1988 (*CRAI* : 186-211), 2000 (*CRAI* : 679-710) et 2013 (*CRAI* : 759-795). Le but de ce volume est à la fois plus complet et plus limité puisqu'il s'agit de la publication finale des deux sondages effectués sur la partie la plus haute du site archéologique, appelée conventionnellement « acropole », dominant la

partie la plus basse de quelque 100 m. Ces deux petits sondages, alignés mais non joints, sont situés sur la pente sud-ouest de cette « acropole ».

Le premier sondage (27 m<sup>2</sup>), situé sur le bord de la terrasse inférieure, a surtout mis au jour un mur d'enceinte du Bronze ancien II-III (ca. 3000-2400 av. n. è.) correspondant à la muraille B des fouilles de la ville basse. Cette découverte confirme que les fortifications du Bronze ancien entouraient l'« acropole » d'une muraille d'environ 1,8 km de longueur, protégeant une ville de quelque 18 ha.

Le second sondage (96 m<sup>2</sup>), situé sur le bord de la terrasse supérieure, a révélé une stratigraphie plus développée indiquant une occupation au moins partielle de cette partie haute depuis le Bronze ancien jusqu'à l'époque byzantine avec un hiatus de quelque 600 ans à la fin du III<sup>e</sup> et au début du II<sup>e</sup> millénaire av. n. è. et un hiatus moins long à l'époque du Bronze récent A (XV<sup>e</sup> –XIV<sup>e</sup> siècle av. n. è.). Le sondage a surtout manifesté une occupation continue de l'acropole, probablement un village, à la fin du Bronze récent et au Fer I (XIII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle av. n. è.), période très discutée en archéologie palestinienne et dans l'histoire de l'ancien Israël, et période dans laquelle Michaël Jasmin s'est spécialisé. Tout en continuant la tradition locale cananéenne, la céramique révèle alors quelques importations chypriotes et mycénienes au XIII<sup>e</sup> s. et comporte de la céramique philistine au XII<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècle. Les trois niveaux d'occupation de cette période, jusque-là totalement inconnue à Tel Yarmouth, se terminèrent par une violente destruction vers l'an 1000 entraînant une céramique très abondante dans un espace très limité. Les restes d'occupation postérieure sont moins clairs, sauf peut-être le niveau d'époque hérodienne, et

pourraient indiquer que cet espace était alors, le plus souvent, une zone de vergers en dehors du village proprement dit situé plus au nord-est sur l'« acropole ».

Après une analyse détaillée de la stratigraphie (Première partie) et de la poterie (Deuxième partie) de ces deux sondages, la troisième partie étudie « le mobilier non céramique » avec la collaboration éventuelle de plusieurs spécialistes. Parmi les objets étudiés, le plus étonnant et probablement le plus intéressant est un trésor de plaques de bronze égyptiennes découvertes dans la ville basse mais visiblement contemporain de l'occupation de l'acropole (Chapitre 19, p. 431-481). L'analyse de ces plaques semble révéler qu'elles provenaient du pillage d'un temple de la fin du Bronze récent : Baruch Brandl et Pierre de Miroschedji émettent l'hypothèse tout à fait vraisemblable que ces plaques de bronze provenaient du pillage du temple égyptien de la fin Bronze récent à Lakish (niveau VI), situé à environ 20 km de Tel Yarmouth.

La quatrième et dernière partie est consacrée à diverses études de détail (faune, mollusques, archéobotanique, datations au carbone 14) et surtout à la « Synthèse chronologique, culturelle et historique » qui reprend les principales données en les intégrant dans leur contexte régional du nord de la Shephélah et de ses dernières fouilles archéologiques. On soulignera en particulier, la comparaison avec le niveau IV de Khirbet Qeiyafa, petite ville fortifiée du Fer IIA. située à seulement 2,3 km de l'« acropole » et dont l'interprétation a suscité de nombreuses discussions, spécialement avec la découverte de deux inscriptions alphabétiques datant du début du X<sup>e</sup> siècle av. n. è. Pour Michael Jasmin et Pierre de Miroschedji, « le niveau Acr-III de Tel Yarmouth précède *immédiatement* la fondation de Khirbet Qeiyafa IV » (p. 524) et ces deux niveaux archéologiques doivent être compris dans leur contexte régional, vraisemblablement celui d'une possible « enclave cananéenne » (p. 528). Pierre de Miroschedji termine cette synthèse par trois pages (537-540) sur « les mentions bibliques de Yarmouth ». Pour lui, si l'occupation d'époque perse peut correspondre à la mention de Yarmouth dans le livre de Néhémie (11 : 29), il n'en va pas de même avec les mentions du livre de Josué (10 :12.15) car les fouilles ont révélé qu'à l'époque supposée de Josué, Yarmouth n'était qu'un modeste village, semblant confirmer le caractère légendaire et étiologique de la conquête du sud de la Palestine par Josué.

Après quelques appendices (étude pétrographique, liste des loci, liste du mobilier archéologique illustré), un résumé anglais de treize pages facilite l'accès à un plus large public de ce gros livre abondamment illustré par des cartes, des photos de fouilles et d'objets, des coupes stratigraphiques et des planches de formes céramiques. On félicitera les auteurs et l'éditeur pour la qualité de cette publication mettant à la disposition de la communauté scientifique les résultats détaillé de fouilles en les résitant dans leur contexte régional, celui de la « Shephélah ».